

24ÈME JOURNÉE D'ÉTUDE

AUSCHWITZ BIRKENAU

19 NOVEMBRE 2025



SOMMAIRE

Discours de Roseline Cisier, Présidente de la Communauté Israélite de Genève et Membre du Comité CICAD	p.3
Témoignage d'Alain Tajchner, fils d'Henri Tajchner Rescapé d'Auschwitz	p.4-5
19 novembre 2025, 180 élèves et enseignants se rendent à Auschwitz-Birkenau	p.6
Auschwitz II - Birkenau	p.7-9
Citations des participants	p.10-13
Cérémonie de recueillement	p.14-18
• Discours de Grégory Solari, Diacre de l'Église catholique de Lausanne, Genève et Fribourg • Discours de Sandrine Landeau, Pasteure de l'Église protestante de Genève • Discours de Rav Eric Ackermann, Rabbin de la Synagogue Beth-Yaacov de Genève	
Auschwitz I	p.19-22
Les 5 écoles partenaires	p.23
Remerciements	p.24

Discours de **Roseline Cisier**

*Présidente de la
Communauté Israélite
de Genève et Membre
du Comité CICAD*



Ce lieu dans lequel nous nous trouvons, n'est pas simplement un site historique, c'est un cimetière, sans tombe, sans stèle, un cri figé dans la pierre. Auschwitz-Birkenau n'est pas un souvenir figé dans le passé, c'est une blessure qui continue de parler au présent, malheureusement.

L'antisémitisme aujourd'hui, encore, ne relève pas du passé, il prend d'autres formes, se dissimule parfois derrière des discours politiques, culturels ou idéologiques. Il se banalise sur les réseaux sociaux, dans certains débats, dans des formes d'humour ou dans le silence. Ici, des familles entières ont été arrachées à la vie.

Ici, des enfants ont été assassinés avant d'avoir pu prononcer les mots « avenir » ou « espoir ». Ici, on a voulu faire disparaître jusque-là, la trace de ce qu'est un être humain. Déshumanisation et assassinat ont cohabité.

Et pourtant, malgré cette tentative d'effacement absolu, nous sommes là, vous êtes là, et cela a un sens, une force, une responsabilité. En tant que représentante de la CICAD, je suis ici pour porter une voix, celle des vivants qui refusent l'oubli, celle des communautés juives qui, malgré l'indicible, ont continué à se tenir debout, celle des éducateurs, des témoins, des élèves, de tous ceux qui choisissent d'ouvrir les yeux, de comprendre et de transmettre. Chers élèves, vous faites aujourd'hui une expérience qui marquera vos vies.

Vous ne regardez plus l'Histoire avec la même distance, car aujourd'hui vous avez vu et désormais vous savez. Vous avez foulé le sol d'un lieu où la haine a été méthodiquement organisée. Ce que vous portez en repartant d'ici est précieux. Ce n'est pas un savoir abstrait, c'est une conscience. Notre mission à la CICAD est d'alerter, de documenter, de nommer, mais aussi d'éduquer, de transmettre, d'ouvrir des espaces de

dialogue, d'outils de compréhension. Et cette mission, nous ne pouvons la remplir qu'avec vous, enseignants et élèves.

Chers enseignants, vous êtes les gardiens de cette transmission. Vous avez la lourde tâche d'enseigner non seulement des faits, mais des valeurs, de faire le lien entre ce que fut Auschwitz-Birkenau, de ce que fut la Shoah et ce que peut devenir notre société, si elle perd ses repères, sa vigilance, sa Mémoire. Aujourd'hui, nous honorons les morts par la lucidité, nous refusons l'indifférence par la présence et nous opposons à la logique de destruction, celle de la construction humaine.

Auschwitz-Birkenau n'est malheureusement pas un point final, c'est un avertissement. Et tant que des jeunes comme vous continueront à venir ici, à écouter, à tenter de comprendre, alors nous pouvons garder espoir. Merci à chacun d'entre vous pour votre présence, pour votre attention, pour votre engagement à faire vivre cette mémoire.

C'est ensemble que nous faisons barrage à l'oubli, à la désinformation et à toute forme d'antisémitisme, de haine et d'exclusion.

Souvenons-nous, transmettons, agissons.

Gardiens de la Mémoire

*accompagnent la CICAD
dans les écoles*

Chaque année, la CICAD emmène des élèves volontaires sur les lieux d'Auschwitz-Birkenau. Une journée pour voir, comprendre, ressentir. Mais avant le silence du camp, il faut des mots. Cette année, ces mots ont été portés par **Alain Tajchner, fils d'Henri Tajchner, Rescapé d'Auschwitz**, venu transmettre aux élèves de plusieurs établissements genevois et vaudois une histoire qui ne cesse de brûler, même racontée cent fois.

Alain Tajchner le dit d'emblée : à chaque récit, l'émotion revient intacte. À chaque visite d'Auschwitz aussi. Ce qu'il transmet n'est pas un cours d'histoire, mais une vie broyée, racontée à travers le livre de son père, *Trois ans dans l'enfer d'Auschwitz*. Une vie réduite à un numéro : 39055, tatoué sur l'avant-bras gauche d'Henri Tajchner à son arrivée, le 7 mai 1942, par le convoi n°2.

À Auschwitz, la vérité éclate dès l'arrivée. « Le travail rend libre », proclame un SS en désignant la cheminée d'où s'élève la fumée. Ici, la liberté a un nom : la mort. Henri est déshabillé, rasé, photographié, tatoué. Son identité disparaît. Trois semaines de quarantaine suivent. Il croit encore au travail comme salut. Une tentative de se faire interprète se solde par 25 coups de matraque. Première leçon : survivre, c'est se taire.

Henri Tajchner a 25 ans lorsqu'il est arrêté à Paris, le 14 mai 1941, lors de la rafle dite du billet vert. Français d'origine polonaise, il est interné plus d'un an au camp de Beaune-la-Rolande. Un camp étrange, presque trompeur : on y entre et on en sort librement. Personne ne fuit. Parce que personne n' imagine l'horreur à venir. On parle de travail en Allemagne, jamais d'extermination.

La vie quotidienne est une mécanique de destruction. Un filet d'eau brunâtre pour se laver. Un faux café au goût de racines. L'appel interminable : des heures debout, à compter vivants et morts. Les corps s'entassent dans les

baraques. Les cartes postales envoyées aux familles ne sont qu'un piège, destiné à localiser d'autres Juifs.

Henri survit. Contre toute logique. Affecté à la DVA (l'Institut expérimental allemand pour l'alimentation et l'approvisionnement), puis au redouté Kanada, où il trie les biens des déportés promis à la mort. Là, parfois, un quignon de pain, une épluchure, un échange clandestin. Ce sont ces miettes qui le maintiennent en vie. Son frère, lui, ne survivra pas. Battu quotidiennement pour ses lunettes, il est retrouvé mort devant le bloc 18. À Auschwitz, même le deuil est interdit.

Henri tombe malade, contracte le typhus, mais survit encore. Noël 1943, les SS dressent un sapin et forcent les déportés à chanter. L'absurde rejoint le cynisme. Les seuls lieux de parole restent les latrines : « le bruit des chiottes », dit-on, pour étouffer les mots.

En janvier 1945, commence la marche de la mort. Affamés, gelés, les déportés marchent sur les cadavres. La neige devient nourriture. De Mauthausen à Ebensee, Henri ne pèse plus que 28 kilos. Il est libéré par les Américains. Beaucoup meurent après avoir trop mangé. Lui survit encore, par prudence, par instinct.

Le retour à Paris, à l'hôtel Lutetia, est un autre choc : cris, larmes, reproches. Pourquoi lui ? Pourquoi pas les autres ? Il retrouve sa mère, cachée dans une ferme. Un fils au lieu de deux. Il faudra des années pour revenir à la vie.

Henri Tajchner se tait jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. Puis parle. Par devoir. Par promesse faite à ceux qui n'en sont pas revenus. Aujourd'hui, sa voix passe par celle de son fils. Et résonne, intacte, dans les regards des élèves. Parce que transmettre, c'est refuser l'oubli. Parce que la Mémoire n'est pas une option, mais une responsabilité.



Retrouvez l'intégralité du témoignage d'Alain Tajchner sur notre chaîne YouTube @cicadch

Alain Tajchner

Fils d'Henri Tajchner, Rescapé d'Auschwitz



« Il arrivait au camp de Auschwitz. Il fut accueilli par le chef de camp qui leur disait « Ici le travail rend libre, il faut travailler pour gagner et mériter cette liberté ». Cette phrase était dite en pointant du doigt la cheminée d'où sortaient la fumée. Finalement dans ce camp, la liberté c'était la mort »

19 novembre 2025

*Près de 180 élèves et enseignants
se rendent au camp
d'extermination d'Auschwitz-
Birkenau*

C'est à 5h00 du matin à l'aéroport de Genève-Cointrin que démarre cette journée d'étude à Auschwitz-Birkenau pour les participants, élèves, enseignants et particuliers.

Dès l'arrivée à l'aéroport de Cracovie en Pologne, tous se dirigent vers les bus en direction de Birkenau.

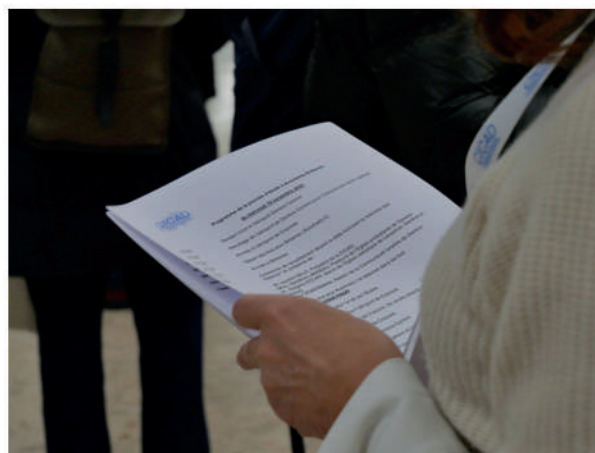
Durant le trajet, certains ont l'occasion de visionner le film **"Industrie de la haine"**.

Ce film décrit la montée du nazisme en Europe avec l'ensemble des lois promulguées contre les Juifs et la mise en place de la solution finale voulue par les nazis avec pour seul et unique but d'exterminer la totalité des Juifs.

Un documentaire essentiel qui permet aux participants de comprendre le processus de déshumanisation instauré durant la Seconde Guerre mondiale et le vécu concentrationnaire de ces millions d'hommes et de femmes qui furent déportés à Auschwitz.



Extrait du film *"Industrie de la haine"*



Auschwitz II - Birkenau

1ère partie de la journée d'étude

Auschwitz II - Birkenau fut construit en 1941 à 3 kilomètres de la ville d'Oświęcim, ce camp comptait plus de 90 000 prisonniers en 1944. C'est ici que les nazis installèrent les plus grandes chambres à gaz de toute l'Europe occupée. Le camp de Birkenau, à l'origine, destiné aux prisonniers soviétiques durant la guerre, devient un camp d'extermination massive de Juifs à partir de mars 1942.

Dès l'arrivée à l'aéroport de Cracovie en Pologne, tous se dirigent vers les bus en direction de Birkenau.

Une fois à l'intérieur du camp, les participants découvrent le quai de déchargement où les nazis procédaient à la sélection des Juifs dès leur arrivée après avoir été transportés dans les wagons à bestiaux. Entre 1941 et 1945, plus de 1,1 million d'hommes, de femmes et d'enfants meurent à Auschwitz, dont 900 000 immédiatement à la sortie des trains qui les transportaient. 90% de ces personnes étaient juives. Pour ceux qui survivaient après plusieurs jours dans ces wagons dans des conditions inhumaines, les nazis opéraient une sélection parmi les nouveaux arrivants. Les "faibles" étaient alors séparés des "adultes" (à partir de 15 ans).

On observe déjà les visages des étudiants se fermer de consternation, troublés face à tant d'atrocités.



Les groupes se dirigent ensuite vers les baraquements les plus rudimentaires (300 au total et la plupart en bois). Les guides expliquent alors les conditions de vie inhumaine des déportés : la faim, le froid, les maladies ou le manque d'hygiène font partie de leur quotidien.

Le parcours se poursuit vers le sanatorium destiné à désinfecter les nouveaux venus. Rasés, tatoués et dépossédés de tous leurs biens, leurs valises et affaires personnelles étaient emmenées à la section "Kanada". Là-bas, les affaires étaient triées pour récupérer tous les objets de valeur.

Les survivants de ce premier tri étaient ensuite répartis en groupe de travail. Ceux jugés inaptes (femmes, enfants et personnes âgées), étaient amenés directement vers les chambres à gaz.

Aujourd'hui il ne reste plus que les ruines dynamitées par les SS avant l'arrivée des Soviétiques pour effacer toute trace du procédé d'extermination.





1



2



3



4



5



6

1. Vue du camp depuis l'entrée.

2. Les participants entrent dans les premiers baraquements en bois.

3. Les toilettes des prisonniers : un banc rudimentaire, percé de 58 trous. Pas d'intimité, un lieu facilitant la contagion de toutes les maladies qui faisaient des ravages dans le camp.

4. L'un des baraquements de bois pouvait héberger jusqu'à 700 détenus à la fois, avec 4 personnes à chaque étage d'un châlit comme celui-ci.

5. Les groupes découvrent l'un des wagons à bestiaux dans lesquels les déportés étaient transportés. Beaucoup d'entre eux mouraient durant le transport où les conditions étaient insoutenables.

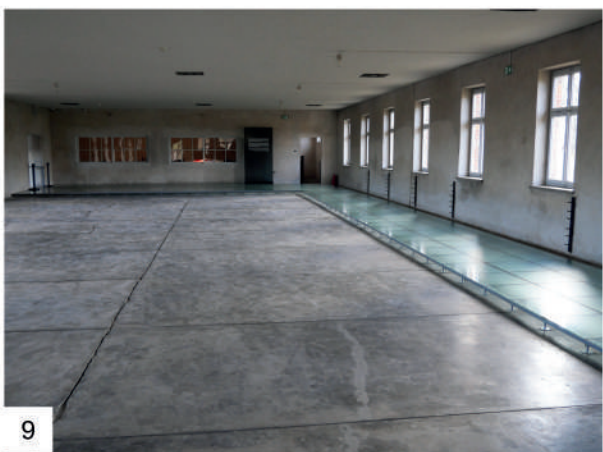
6. Vue sur la rampe de déchargement du camp.



7



8



9



10



11



12

7. La guide explique le processus de sélection à l'arrivée des prisonniers.

8. Ruines de la chambre à gaz et du crematorium III.

9. Le sanatorium où se "désinfectaient" les déportés une fois privés de leurs affaires.

10. la guide explique le procédé d'extermination des douches et chambres à gaz du crematorium III.

11. Photographies de Juifs déportés à Auschwitz, retrouvées dans le camp après la libération. Fragment de l'exposition dans le bâtiment "Kanada"

12. Stèles commémoratives montrant des photos de crémation de corps de déportés gazés photographiée clandestinement depuis l'intérieur d'une chambre à gaz du crematoire 5 en août 1944

*"Il ne faut jamais arrêter de transmettre
la Mémoire"*

Irina M.

*"J'ai découvert les horreurs dans
lesquelles vivaient mes ancêtres et ai
compris en tant que juif ce n'était pas
facile de vivre son identité juive à
l'époque et que ça sera également
compliqué dans le futur."*

Yoel O.

*"Les gens qui nient et qui banalisent la
Shoah m'ont incité à participer à ce
voyage"*

Silke H.



*"Visiter les camps en vrai est très très
différent par apport à ce qu'on lit
dans les livres.
C'était très marquant, je n'oublierai
jamais cette journée "*
Julie D.

*"J'avais besoin de voir de mes yeux ce que
l'âme humaine pouvait avoir de pire.
J'ai le sentiment d'avoir participé
aujourd'hui à quelque chose de grand"*
Muriel O.

*"Beaucoup de questions.
Un pourquoi avec encore moins de
réponses face à l'ampleur du camp de
Birkenau"*
Laurent H.

"La souffrance d'un peuple."
Michel M.

*"La cérémonie de recueillement était
extrêmement touchante, j'ai apprécié
la diversité des religions représentées"*
Elisa M.

*"L'impossible réalité
que ni lecture, ni visuel puissent
remplacer : voir le vrai visage de
l'Enfer"*
Solly L.

*"La force des lieux. La puissance du
recueillement.
Au-delà du savoir, VOIR"*
Thomas R.

*"Il est impossible de réaliser
exactement comment cela s'est passé,
mais très heureuse d'avoir pu
participer à cette journée mémorable"*
Laurence B.



"Oublier c'est être complice"

Lucia J.I.

*"Une journée qui restera marquée
dans mon esprit par les atrocités du
passé."*

Abner M.T.

*"L'horreur de l'humanité, j'espère que l'on
oubliera jamais."*

Inès T.

*"La Mémoire de la Shoah doit être
répandue pour ne jamais refaire la
même erreur, et je m'engage à lutter
contre l'antisémitisme"*

Alanna P.

Cérémonie de recueillement

Grégory Solari, Diacre de l'Église catholique de Lausanne, Genève et Fribourg

Il est difficile de prendre la parole dans ce lieu. Sommes-nous réduits au silence ?

Aux yeux d'Emil Fackenheim, ce serait concéder une victoire posthume à Hitler. 2025 marque le soixantième anniversaire de la déclaration *Nostra Aetate*, dans laquelle il n'est pas exagéré de dire que l'Église catholique a repris conscience de l'existence du peuple Juif. Le discours théologique l'avait réduit au statut d'un témoin du passé : une figure annonciatrice de l'Église se concevant comme « nouveau » peuple de Dieu. Avec cette fonction, c'est une existence provisoire que se voyait accordé le peuple Juif : le temps nécessaire pour que les figures disparaissent devant la réalité qu'elles annonçaient.

Nous savons aujourd'hui ce que ce geste a rendu possible. L'effacement formel du peuple Juif dans le discours théologique a ouvert la voie à son effacement réel, ici, à Auschwitz. Ce discours était gros du génocide perpétré lors de la Shoah. Il explique mais il n'excuse pas la cécité des nations européennes.



Comment voir – comment considérer non pas le « judaïsme » mais les juifs quand leur présence a déjà été effacée des consciences ? Il faut avoir à l'esprit cet horizon pour mesurer ce que signifie la publication de *Nostra Aetate* en 1965 – vingt ans après Auschwitz. Il s'agit du premier acte d'une réparation – d'un tikkun – qui interdit à l'Église catholique toute complaisance envers les formes différenciées de l'antijudaïsme et de l'antisémitisme.

Ma présence parmi vous aujourd'hui et ici veut l'attester; « ici », c'est-à-dire partout où depuis le 7 octobre se répandent les ferments idéologiques d'une nouvelle figure de l'antisémitisme – dans nos rues, dans nos médias. Comment y répondre ? Le philosophe Martin Buber nous a appris que toute relation se ramène à deux modes : neutre, avec un objet, et personnel, avec un être vivant. La neutralité aurait dû être impossible hier. Elle nous est d'autant plus interdite aujourd'hui. Le mouvement d'une Église passant d'un discours « neutralisant » le judaïsme et Israël à un rapport personnel et fraternel avec le monde juif constitue une source d'inspiration, et plus encore d'action contre l'antisémitisme. C'est la conviction que je voulais partager avec vous.

Sandrine Landeau, Pasteure de l'Église Protestante de Genève

J'ai l'habitude de parler dans toutes sortes de situations. Il m'arrive régulièrement de le faire dans des circonstances tragiques. Mon ministère m'amène souvent à me tenir au bord du gouffre de l'indicible.

J'ai l'habitude et pourtant, au moment de prendre la parole ici, à Auschwitz, tout en moi résiste. Il n'y a pas de mots.

J'ai l'habitude et pourtant, au moment de prendre la parole ici, à Auschwitz, tout en moi se fige. Ce qui s'est passé ici est au-delà de ce que mon être peut saisir. Mes sens peuvent s'imprégner de ce qui nous entoure. Mon intelligence peut chercher à comprendre la mécanique implacable qui a été à l'œuvre. Mes émotions peuvent entrer un tout petit peu en résonance avec celles des personnes qui sont passées par ici et dont l'immense majorité est morte ici.

Mais il n'y a plus de communication entre ces différentes dimensions et aucune de toute façon ne saisit « Auchwitz ».

J'ai l'habitude et pourtant, au moment de prendre la parole ici, à Auchwitz, une question me réduit au silence : qu'aurais-tu fait ? Au bout de la vie, dans la panique et la souffrance, réduite à un corps déshumanisé, qu'aurais-tu fait ?

Et avant ça, dans ces wagons de la mort, avec tes enfants affamés et terrorisés, qu'aurais-tu fait ? Née allemande et affectée dans un tel lieu, qu'aurais-tu fait ?

A ce stade, les mots se perdent. Je me perds. Dissociation. Figement. Sidération. Ce sont les mécanismes de protection qui se mettent en place, sans que ma volonté y ait part, pour m'éviter de sombrer dans le désespoir et la folie.

Mais il faut en sortir. Ce n'est pas ici un « il faut » qui relève du devoir moral, mais de l'appel à la vie. Il faut sortir de la sidération et du figement pour que cela ne se reproduise pas, pour que ces hommes, ces femmes et ces enfants qui sont mort-es ici deviennent des parts vives de notre mémoire, comme des êtres chers perdus dans des circonstances dont la cruauté échappe à ce que nos esprits peuvent saisir.

Et pour penser un « plus jamais ça » j'ai besoin d'un détour par les bourreaux, dont il nous faut aussi faire mémoire. Non pas pour leur rendre hommage évidemment, mais pour qu'ils et elles continuent de nous interroger : comment ont-ils, ont-elles pu devenir ce qu'ils et elles sont devenus ?

Je ne suis pas spécialiste de psychologie, ni d'histoire. Ma spécialité à moi ce sont les textes bibliques. Un texte surnage dans mon cerveau sidéré par l'immensité de ce qui s'est joué ici. Un fragment plutôt : « qu'as-tu fait de ton frère ? ». C'est la question que Dieu pose à Caïn après le meurtre d'Abel. « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Peut-être que ce qui a manqué à Caïn, ce qui a manqué aux bourreaux d'Auchwitz, ce qui manque à tous les bourreaux du monde, c'est de considérer l'autre comme un frère, comme une sœur, c'est-à-dire comme un semblable.

Caïn a regardé Abel comme un concurrent, comme un obstacle entre lui et la validation de Dieu.

Le Reich s'est servi de l'antisémitisme véhiculé par des siècles de christianisme pour faire croire que les juifs étaient un obstacle à la vie heureuse et belle à laquelle le peuple aryen avait le droit. Partout dans le monde, si l'on veut tuer un groupe de personnes, on commence par leur retirer leur humanité, par cesser de les regarder comme des frères et des sœurs. On les regarde comme des races inférieures, des sous-humain, voire comme des animaux, méprisables – cafards ou serpents – ou dangereux – loups ou chiens –, ou carrément comme des démons.

Mais regarder l'autre comme un frère, une sœur, comme un semblable n'est pas si facile. A la moindre situation difficile, à la moindre injustice subie, il y a ce réflexe, cette tentation de rejeter la faute sur l'autre, l'étranger, le juif, le pas pareil, le sous-homme, et de le regarder comme un ennemi ou un nuisible.

Dans le récit biblique, Dieu, voyant Caïn, aux prises avec cela, s'adresse à lui : « le mal est tapi à ta porte. Toi, domine sur lui. »

Il y a quelque chose qui est là, prêt à s'emparer de nous, à s'engouffrer dans nos failles, dans nos blessures, dans nos peurs. Et il y a une voix qui nous appelle à ne pas nous laisser identifier avec ce mal tapi à notre porte.

Quand Caïn arrive devant Abel, il est écrit : « et il dit ». Sans rien derrière. Dans cette parole impossible, dans ce silence, se tient la possibilité de la violence et du mal. Qui prend la parole en moi quand je me tais ? Ce Dieu qui cherche la relation et la vie à travers toutes mes blessures ? Ou le mal tapi à ma porte.



La voix qui me dit et me répète que je suis supérieure à l'autre, que je mérite mieux que lui, qu'il n'a rien à faire là, qu'il me vole un bout de quelque chose par sa simple existence et que j'ai bien le droit de me défendre, même si cela signifie l'écraser ? Ou celle qui me répète que l'autre est mon semblable ?

Mon espérance, c'est qu'en chacun, en chacune, ce soit cette voix-là, la voix de la fraternité, de la sororité, qui soit entendue et suivie. Mon espérance faiblit parfois, et comme une flamme elle s'éteint dans la tempête.

Mais jusqu'à présent, elle a toujours été rallumée à la flamme d'autres espérances venues au secours de la mienne. Même ici, même à Auschwitz, la flamme de mon espérance se raccroche à la végétation qui renaît, aux gestes d'humanité qui ont fleuri même dans la boue toxique des camps, des combattant-es pour la liberté, à la ténacité de celles et ceux qui cherchent à transmettre la mémoire, à l'engagement des guides, des professeurs, au vôtre. Elle se raccroche à peu de choses. Mais il suffit de peu de choses pour faire dérailler un système et pour dire qu'un autre monde est possible.

Je termine avec ce poème de Francine Carillo :

*On pourrait rester / sans mots
le cœur transi / par la noirceur
qui défait / le monde
on vit / aujourd'hui
sous les décombres / de l'espérance
mais survient / une étrange urgence
qui est / fidélité
à une autre histoire / à une autre mémoire
La nuit déchirée / le désert visité
et la lumière qui se fait / enfant...
Une parole est née / à l'aplomb des ténèbres,
douce / et tenace
comme une offrande / de paix
à verser / par nos mains
sur la paille / quotidienne.*

Rav Eric Ackermann **Rabbin de la Synagogue** **Beth-Yaacov à Genève**

Il s'appelait Théodore. Il avait décidé de créer une soupe populaire à la rue Montgolfière à Lyon. Et quand la Gestapo est descendue, vu qu'il était responsable de cette soupe populaire, il fit à sa femme et à ses enfants, « *Allez-y, je vous rejoins* ». C'était mon grand-père.

Avec une partie de ma famille, ils sont morts gazés à l'arrivée, en juin 1944. Et l'été dernier, avec ma femme, nous avons décidé de faire notre Alyah, rejoindre les enfants en Israël. On passe à la l'Agence juive, à Lyon, et on se retrouve à la rue Montgolfière.

Et je dis à ma femme, « *Vas-y, je te rejoins* ». Qu'est-ce que je n'avais pas dit ? On s'est regardé, on était transis. Il faut conjurer le passé. Il y a des contrats d'âme, sans doute, mais il faut conjurer le passé pour que cette mémoire fasse sens.

Chère Roseline, Madame la Présidente, cher Johanne, secrétaire général de la CICAD, cher Grégory, chère Sandrine, chers amis, j'aimerais faire lecture de deux passages qui me tiennent à cœur.



Le premier de Primo Lévy. « *Tous nous devons savoir ou nous souvenir que lorsque Hitler parlait en public, il était crû, applaudi, admiré, les idées qu'il proclamait étaient en général aberrantes, stupides, cruelles, et pourtant, furent acclamées et suivies jusqu'à leur mort par des milliers et des milliers de fidèles.* »

Ces fidèles n'étaient pas des bourreaux nés, mais des hommes, comme nous, quelconques, ordinaires, prêts à croire et obéir sans discuter. Il faut donc nous méfier de ceux qui cherchent à nous convaincre par d'autres voies que celle de la raison.

Dans la haine, il n'y a rien de rationnel. Nous ne pouvons pas la comprendre, mais nous devons comprendre d'où elle est issue et nous tenir sur nos gardes. Si la comprendre est impossible, la connaître est nécessaire, parce que ce qui est arrivé peut recommencer. Et comme vous le savez, après l'avoir écrit, Primo Levi s'est suicidé.

La vie doit être plus forte que la mort. Qui dont nous verra venir, malgré toutes ces blessures béantes ? Lutter contre le mal, c'est s'arracher à la répétition des événements. Jean-Paul Sartre affirmait « Quand Dieu se tait, on peut lui faire dire ce que l'on veut. » Sacré passage de huis clos. Eh bien, j'ai envie de vous dire qu'il se trompe. Car Dieu ne se tait jamais. Seulement, on ne sait plus entendre. On ne sait plus écouter. Un monde sans Dieu serait trop injuste, trop triste, trop inutile.

Nous vivons dans un univers dominé par un temps qui détruit tout ce qu'il construit et où, entre deux accès de bonheur et de joie, règne le mal, la maladie, le chagrin, la justice. Sans Dieu, aucune espérance. Notre seule chance, que Dieu existe.

C'était son dernier livre, Jean d'Ormesson « *Un Hosanna sans fin* ». J'ai envie de vous dire, plutôt que de répondre à la question de Kant, « *Qu'est-ce que l'homme ?* » En tant que juif, permettez-moi de répéter le texte de l'Ancien Testament, chapitre 3 de la Genèse. Quand Dieu dit « *Où es-tu ?* » Texte universel à bien des égards.

C'est l'éternelle question posée par Dieu. Où es-tu à essayer de te cacher ? Où est ton humanité ? La question n'est pas purement rhétorique. Et Dieu sait où est l'homme.

En revanche, il lui demande « Tu en es où dans ta vie ? Vous en êtes où dans vos vies, dans vos mondes ? » Et cette divine question, c'est la nôtre aujourd'hui. Et quand j'étais enfant, et que je voyais mon père torturé, en survie d'après ma mère, pour avoir survécu à la Shoah, investi dans le social, parce qu'il voulait continuer le travail de son père, je suis dans le social pour prolonger le travail de mon père et de mon grand-père, aussi, pour cela. Et quand j'ai demandé à mon père « Il était où Dieu ? » et mon père de répondre aussitôt « Il était où l'homme ? » Et il est où l'homme aujourd'hui ?

C'est avec la foi dans l'humain, en dialoguant de manière respectueuse entre nos différentes sensibilités, en construisant des ponts que nous mettrons en œuvre les valeurs d'unité, de solidarité, d'entraide qui nous rassemblent et nous animent.





Johanne Gurfinkiel, Secrétaire général de la CICAD.



De gauche à droite : Grégory Solari Diacre de l'Église catholique de Lausanne, Genève et Fribourg, Roseline Cisier Présidente de la Communauté Israélite de Genève et Membre du Comité CICAD, Johanne Gurfinkiel Secrétaire général de la CICAD, Sandrine Landeau , pasteure de l'Église Protestante de Genève, Rav Eric Ackermann.

Auschwitz I



En passant le portail en fer forgé tristement célèbre "Arbeit Macht Frei" ("Le travail rend libre"), les participants découvrent le camp d'Auschwitz I.

La découverte de quelques-uns des trente blocs du camp de concentration se poursuit. Pour les participants confrontés au quotidien des déportés, certaines pièces sont plus difficiles à voir que d'autres notamment lorsqu'il s'agit d'effets personnels. Un triste aperçu des objets restés dans le camp comme des chaussures ou des lunettes entassées par milliers.

D'autres pièces rappellent le procédé d'extermination conçu par les nazis comme le tas de boîtes vides de Zyklon B ou de cheveux de victimes utilisés par les industries allemandes. Une forte émotion envahit chacun devant tant d'atrocité.

Dans un autre bloc, des dizaines de photos en noir et blanc de déportés avec leur date d'arrivée dans le camp et celle de leur décès, souvent

à quelques mois d'intervalle, révèlent l'horreur du procédé d'extermination. Le parcours continue par le visionnage de films de propagande nazie, l'explication du procédé d'extermination de millions de Juifs en Europe et des cartographies du IIIe Reich qui provoquent un sentiment de malaise de plus en plus palpable au fur et à mesure de cette visite.





1



2



3



4



5



6

1. Les groupes se rendent dans les blocs du camp aujourd'hui transformés en Musée.

2. Le livre des noms des déportés à Auschwitz regroupés tel une encyclopédie.

3. Des centaines de valises récupérées par les nazis.

4. Des boîtes vides de Zyklon B, le pesticide à base d'acide cyanhydrique, gaz mortel utilisé par les nazis.

5. Maquette de la chambre à gaz et du Crematorium II en fonctionnement de mars 1943 à novembre 1944.

6. Les fours crématoires.





AAP
KAMIT

MUDY KO
Bd 5
1337

W
E
R
E
M

Partenaires depuis plusieurs années

Les écoles associées

Depuis 2001, le nombre de demandes de participation d'enseignants et d'élèves n'a cessé de s'accroître.

Vingt quatre ans après, ce sont des enseignants des six cantons romands et des élèves issus de cinq écoles partenaires qui s'associent à ce programme visant à perpétuer et entretenir la Mémoire de la Shoah.

Pour cette 24ème journée d'étude, cinq écoles étaient présentes : le Collège Champittet, l'Institut Florimont, l'École Internationale, le Collège du Léman et l'École Moser.



Remerciements

La CICAD tient à adresser toute sa gratitude aux personnes dont l'indispensable soutien a permis à l'organisation de ce programme.



EDMOND
DE ROTHSCHILD

Impressum

Coordination

Johanne Gurfinkiel

Rédaction, mise en page, photos

Line Behr, Auriane Liberman

Crédit photos

CICAD



Coordination intercommunautaire contre l'antisémitisme et la diffamation
Case postale 3011 - 1211 Genève 3
Tél. 022 321 48 78 - Fax : 022 321 55 28 - cicad@cicad.ch
www.cicad.ch